

HISTOIRE ET SOCIOLOGIE : HENRI BERR ET LES DURKHEIMIENS (1900-1914)

Christophe PROCHASSON

Celui qui se penche en historien sur les savoir-faire autrefois mis en œuvre par quelques prédécesseurs peut éprouver une vague sensation de vertige. Certains ne seraient pas loin d'interpréter cette étape épineuse de la conscience historique comme un repli sur soi trahissant une « crise ». Ce retournement du regard est d'autant plus manifeste dans le cas de l'histoire de Berr et de sa revue. Dans les premières années de ce siècle, la discipline historique était en proie à des troubles suscités par la concurrence intellectuelle et institutionnelle de nouveaux savoirs. La sociologie, singulièrement celle mise en œuvre par Émile Durkheim et l'équipe de *L'Année sociologique*, était l'une des plus menaçantes. La question des rapports entre l'histoire et cette nouvelle science sociale n'avait d'ailleurs pas pour seul cadre la vie intellectuelle française. L'Allemagne (Lamprecht, Rickert), l'Italie (Croce), les États-Unis (le XIX^e Congrès de l'Association historique américaine en constitue un bon exemple) s'étaient enflammés à la chaleur des mêmes polémiques¹. L'étude de la place de la sociologie dans la *Revue de synthèse historique* et au sein de la propre réflexion de Berr méritait examen. L'enquête qui suit aggravera sans doute davantage l'effet de mise en abîme qu'engendre toujours un tant soit peu l'histoire de l'histoire. En tentant de mesurer les « influences » et d'étudier le rôle d'un réseau intellectuel auquel Berr eut recours, elle pourrait bien se situer dans le sillage d'une discussion qui occupa une grande place dans les colonnes de la revue : comment traiter l'histoire des idées autre-

1. Cf. Madeleine REBÉRIOUX, « Le débat de 1903 : historiens et sociologues », in Charles-Olivier CARBONELL et Georges LIVET (dir.), *Au berceau des Annales. Le milieu strasbourgeois. L'histoire en France au début du XX^e siècle*, Toulouse, Presses de l'IEP de Toulouse, 1983, p. 219-230.

ment que par la voie traditionnelle établissant des généalogies supposées sur la seule base du rapprochement artificiel de textes apparemment ressemblants ? Henri Berr, François Simiand, Georges Weulersse et Lucien Febvre y contribuèrent souvent avec vivacité. On sait que cette discussion n'est aujourd'hui point close. L'histoire des revues, telle qu'elle se bâtit depuis quelques années², et la reconstitution de réseaux intellectuels, permettant de statuer sur les modalités de réception, guident cette investigation qui veut essayer de saisir au fond la nature des relations entre histoire et sociologie.

DU « TROP » AU « PAS ASSEZ » : HENRI BERR FACE À LA SOCIOLOGIE

En aspirant à la construction d'une science sociale sur le modèle des sciences de la nature, la sociologie durkheimienne avait tiré la première. Cette ambition n'était pas celle des historiens attachés, selon elle dans leur grande majorité, à un empirisme garant du sérieux de leur humble tâche. Entre 1896, date de la fondation de *L'Année sociologique*, et 1903, année périlleuse dans l'histoire des relations entre sociologues et historiens, se place la création d'une revue désireuse de dépasser les thèses des deux protagonistes par l'élaboration d'une science nouvelle intégratrice et englobante : la synthèse historique.

Le programme défendu par Berr dans le premier numéro de la *Revue de synthèse historique* renvoyait dos à dos les adversaires. La « synthèse » peut-elle dès lors passer pour une manière de *centrisme scientifique* ? Berr visait en tout cas à *conjuguer*, à *concilier*, en une position vaguement juste-milieu, les vertus de l'érudition et celles de la science sociale. Dans le bilan qu'il présenta au terme de dix années d'activité, il rappela que celle-ci n'avait initialement d'autre souhait que celui de « trouver ce point d'équilibre où les historiens allemands n'avaient pas su se tenir, ballotté jusqu'ici des excès du philosophisme à ceux de l'érudition³ ». Dans *La Synthèse en histoire*, il confirma cette position : « De l'effort des historiens historisants nous avons gardé beaucoup dans les chapitres précédents. Dans la suite, on va le voir, nous ferons sa part à l'effort des sociologues et à celui des philosophes idéa-

2. Cf. Jacques JULLIARD, « Le monde des revues au début du siècle. Introduction », *Cahiers Georges Sorel*, 5, 1987, p. 3-9.

3. Henri BERR, « Au bout de dix ans », *Revue de synthèse historique*, 61, juil.-août 1910, p. 2.

listes de l'histoire⁴. » En termes de logique militante (l'adjectif convient fort bien pour désigner les pratiques intellectuelles de Berr⁵ comme celles des durkheimiens), une telle posture n'est pas aisée à tenir. Les durkheimiens n'avaient eux qu'un seul front argumentatif et institutionnel à tenir. Ils s'étaient ainsi dotés d'une forte identité disciplinaire. Berr risquait davantage. Trop théoricien pour les historiens qui considéraient la *Revue de synthèse historique* comme le « cheval de Troie des sociologues⁶ », il demeurait encore excessivement attaché à l'érudition aux yeux des sociologues : en somme, traître et faux ami. Contre l'histoire empiriste, « l'histoire historisante », dont on ne sait toujours qui elle désigne nommément sous sa plume, Berr opposait les qualités d'une théorie qui définirait les conditions de possibilité de la science historique. Dans la recension qu'il fit de l'ouvrage de Seignobos, *La Méthode historique appliquée aux sciences sociales*, tout en rendant prudemment hommage à l'auteur (ses positions intellectuelle et institutionnelle intermédiaires lui interdisaient toute violence polémique), il reprocha à Seignobos, assez injustement d'ailleurs⁷, de ne faire « aucune part à la sociologie objective », et de réduire l'histoire, niée comme science par Seignobos affirmait Berr, à la recherche de l'individuel et du psychique. Trop historien, pas assez sociologue, Seignobos ne semblait pas saisir, comme l'équipe de la *Revue de synthèse historique* prétendait le révéler nettement, que les phénomènes humains comprenaient de « l'individuel » et du « sociologique⁸ ». Sans ôter sa part au « rôle des individus et des événements », sans même contester une certaine « prépondérance » à l'histoire politique, il demandait que l'histoire ne fût pas isolée de l'ensemble des sciences sociales (philologie, anthropologie, sociologie)⁹. Il réclamait une « méthode précise » et une claire « conscience des problèmes à résoudre¹⁰ »

4. ID., *La Synthèse en histoire*, Paris, 1911. Nous utilisons ici l'édition A. Michel de 1953, p. 112.

5. Cf. ID., « Nouvelle Série », *Revue de synthèse historique*, 79-80, août-oct. 1913, p. 3 : « Nous continuerons nos efforts pour faire de la revue ce que, depuis l'origine, nous avons désiré qu'elle soit, une publication active et militante, non passive et simplement enregistreuse. »

6. MARTIN SIEGEL, « Henri Berr et la *Revue de synthèse historique* », in C.-O. CARBONELL et G. LIVET (dir.), *op. cit. supra* n. 1, p. 206.

7. Cf. M. REBÉRIOUX, préface à Charles-Victor LANGLOIS et Charles SEIGNOBOS, *Introduction aux études historiques*, 1898, rééd., Paris, Kimé, 1992, et Antoine PROST, « Charles Seignobos revisité », *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, juil.-sept. 1994.

8. H. BERR, « Les rapports de l'histoire et des sciences sociales, d'après M. Seignobos », *Revue de synthèse historique*, 12, juin 1902, p. 293-302.

9. ID., compte rendu d'Eduard MEYER, *Zur Theorie und Methodik der Geschichte, Geschichtsphilosophische Untersuchungen, Revue de synthèse historique*, 18, juin 1903, p. 375.

10. ID., « Histoire traditionnelle et synthèse historique », *Revue de synthèse historique*, 68, sept.-oct. 1911, p. 130.

au-delà des travaux d'érudition pour lesquels il ne professait nul rejet. Dans la hiérarchie des savoirs, celle-ci était simplement placée un cran au-dessous de la théorie : « [...] l'érudition est simplement un travail préparatoire destiné à permettre dans ce domaine l'élaboration du *général*¹¹. » On sait que ce travail peu noble ne fut pas négligé dans les colonnes de la *Revue de synthèse historique*. À la sociologie, à qui il reconnaissait des mérites scientifiques, il reprochait pourtant son sociologisme. Les sociologues n'étaient convenables que dans les limites strictement définies de leur champ. Voués à l'étude du social, ils passaient naturellement à côté de tout un pan de l'histoire :

« Si légitime et si importante que soit la sociologie, épuise-t-elle toute l'histoire ? Nous ne le croyons pas. Mais, quelles que soient nos convictions, on reconnaîtra qu'il y a là, tout au moins, un problème. La sociologie est l'étude de ce qui est social dans l'histoire : mais tout y est-il social ? Le rôle des individus, le rôle des grandes individualités historiques, dont la sociologie comparative n'a pas à tenir compte — si faible qu'on le suppose — est-il absolument négligeable¹² ? »

Henri Berr dialogua davantage avec les sociologues qu'avec les psychologues en dépit de la place qu'il assignait à la psychologie dans l'histoire. Il fit d'ailleurs aux psychologues des reproches similaires à ceux dont il accablait les sociologues. La psychologie comme science était convaincue du péché d'extrême généralité. La « psychologie intermentale » de Tarde n'échappait pas à ce travers. Bien qu'il fût convenable de reconnaître dans l'œuvre de Tarde l'effort engagé pour tenter d'accorder l'individuel et le collectif — Berr est décidément bien en recherche permanente de toute approche visant à développer l'étude de ces deux dimensions —, il fallait admettre que le sociologue avait attribué un rôle exagéré aux lois de l'imitation¹³.

La sociologie, toutes écoles confondues, souffrait donc de « généralisme » et retombait souvent dans les pièges de l'abstraction. Elle renouait ainsi avec la philosophie de l'histoire. C'était là le symptôme même d'une insuffisante maturation scientifique. Prenant acte de la volonté des sociologues d'élaborer un projet véritablement scientifique, démarche qui les distinguait heureusement de la plupart des historiens, Berr estimait que la sociologie avait encore beaucoup de progrès à faire pour accomplir celui-ci :

11. Id., *op. cit. supra* n. 4, p. 16.

12. Id., « Notre programme », *Revue de synthèse historique*, 1, juil. 1900, p. 5.

13. Id., *op. cit. supra* n. 4, p. 97-98.

« C'est incontestablement une infirmité des études sociologiques qu'il paraisse tant d'"Introduction" à la sociologie où cette science est définie de façon diverse ; qu'il y ait tant de Sociologies "générales", "pures", "abstraites", tant de "Manuels", où les faits sont systématisés de manières si différentes. Et, du reste, cet appétit même de systématisation est le principal obstacle à une constitution scientifique de la sociologie. La recherche est faussée, tantôt par une superstition qui fait construire la science nouvelle sur le modèle de telle ou telle science antérieure, tantôt par un parti pris qui subordonne le reste des phénomènes à certains phénomènes privilégiés et qui, pour ainsi dire, hypostasie un élément social. Quelque ingéniosité qu'on trouve dans une foule de publication des vingt dernières années et quoiqu'on puisse souvent tirer parti du détail là même où l'ensemble est le plus discutabile, ce sont des spéculations sur la société, non des contributions à la science de la société ; ce sont des philosophies — et qui souvent, malgré l'apparente nouveauté du point de vue, diffèrent bien peu de philosophies de l'histoire périmées et condamnées. Il y a trop de Sociologies pour que la sociologie puisse être considérée comme constituée. On est obligé de tenter une classification pour débrouiller le chaos de la production sociologique contemporaine, et c'est là une preuve manifeste que la période préscientifique n'est pas encore dépassée¹⁴. »

Il est clair que ce constat l'autorisait à mettre en évidence un espace scientifique que la synthèse historique pouvait venir occuper en toute légitimité. Cette concurrence intellectuelle est à la base des relations établies entre Berr et les durkheimiens. Ceux-ci sont les principaux protagonistes du dialogue que le fondateur de la *Revue de synthèse historique* instaura avec la sociologie. Ils sont en même temps les représentants attirés de la sociologie à l'intérieur de la revue. Tarde est très rarement cité et l'on ne relève dans celle-ci qu'une seule référence à René Worms et à l'Institut international de sociologie que Berr oppose explicitement à l'équipe de *L'Année sociologique*¹⁵. Dès le premier numéro de la *Revue de synthèse historique*, il avait annoncé que son périodique se ferait l'écho des travaux accomplis par le groupe durkheimien et que celui-ci serait chargé de rendre compte des débats afférents à la sociologie positive. Le brouillon d'une lettre adressée par Berr à son ami Durkheim, qui l'avait précédé de deux promotions à l'École normale supérieure, révèle que cette collaboration n'est nullement le fruit du hasard. Accordons volontiers que celui-ci caractérise souvent le choix des collaborations au sein des revues dépourvues de toute dimension militante. Berr a en revanche délibérément souhaité la

14. *Ibid.*, p. 118-119.

15. *Revue de synthèse historique*, 21, nov.-déc. 1903, p. 378.

présence active des durkheimiens au sein de son périodique. Rendant hommage à leur travail — « [...] je crois que ce qui est vraiment scientifique, solide, essentiel pour le moment, ce sont les études d'histoire sociale et comparée que représente ton école » —, Berr les convoqua *contre* les autres groupes :

« Dans les articles de fond de la revue, dans les discussions, il est possible qu'interviennent des sociologues de tendances opposées aux vôtres : je ne pourrai l'empêcher et cela ne serait pas d'ailleurs sans intérêt. Mais je n'ai pas sollicité, encore une fois, de concours réguliers, en dehors de ton groupe (j'y ajoute Bernès et Belot). J'ai renoncé, réflexion faite, à [mettre] Mr Tarde au courant. Parmi nos collaborateurs étrangers figure le nom de Simmel, mais il a bien écrit dans *L'Année*.

Pour les revues générales de sociologie où de temps à autre seront relevés les résultats donnés par les travaux de sociologie juridique, religieuse, économique et qui constitueront la partie de sociologie scientifique soustraite à la discussion, je compte et je compte uniquement sur des collaborateurs de *L'Année*, Bouglé, Hubert, Fauconnet, Richard, Simiand. La Revue nouvelle ne fera donc que souligner l'importance, le caractère méthodique, la supériorité de vos travaux¹⁶. »

À l'intérieur de la revue, les compliments adressés à l'œuvre durkheimienne ne manquent pas. La charge de rendre régulièrement compte des livraisons de *L'Année sociologique* revint à Edmond Goblot. En dépit de quelques réserves, très proches de celles que Berr formulait lui-même, Goblot fit ses recensions dans un sens extrêmement positif. Il reste néanmoins à voir si, dans l'économie de sa critique, les réserves ne l'emportent pas finalement sur les satisfecit. Le style académique dispose, on le sait, de règles subtiles. L'outrance de certains dithyrambes — « Les critiques de M. Bouglé sont lumineuses ; sa conclusion ne nous satisfait pas pleinement¹⁷ » — nuit parfois à celui-là même qui est censé en bénéficier. Au fil des années, Goblot finit d'ailleurs par réduire son apologie à quelques phrases préliminaires — il était entendu que la sociologie durkheimienne était la seule fréquentable — pour s'attarder sur les points en débat. Dans le compte rendu qu'il fit de *l'Essai sur le prix du charbon*, publié par François Simiand dans *L'Année sociologique*, Goblot trahit nettement cet embarras caractérisant le ton adopté par plusieurs collabora-

16. Lettre d'H. Berr à É. Durkheim du 10 juil. [1900 ?], fonds Henri Berr, IMEC. Je tiens à remercier l'IMEC et, tout particulièrement, Jacqueline Pluet-Despatin qui a bien voulu attirer mon attention sur ce document.

17. Edmond GOBLOT, compte rendu de *L'Année sociologique* (1899-1900), *Revue de synthèse historique*, 11, mars-avr. 1902, p. 241.

teurs¹⁸ face à l'œuvre des durkheimiens : « M.-F. Simiand est d'ailleurs un sociologue assez éminent, assez connu et assez apprécié pour qu'on n'ait pas à craindre de le diminuer par la sévérité d'une critique¹⁹. » Cette posture théorique fut aussi celle de Henri Berr devant Simiand duquel il salua le travail « remarquable par la méthode et infiniment ingénieux²⁰ » tout en regrettant que celui-ci n'ait pris en compte que la psychologie sociale. La sociologie durkheimienne dans son ensemble souffrait, selon lui, de la même négligence.

Le fondateur de la *Revue de synthèse historique* et ses collaborateurs affichaient d'abord l'admiration qu'ils éprouvaient pour les formes du travail adoptées par l'entreprise durkheimienne. L'œuvre collective, l'abnégation ascétique des savants et leur volonté de dépersonnaliser leur tâche, la masse visible des produits de la recherche et notamment les volumineuses et quasi exhaustives bibliographies publiées dans *L'Année sociologique*, le caractère systématique de la démarche, critère de scientificité aux yeux de Berr, sont loués de façon récurrente. L'œuvre durkheimienne est ainsi qualifiée de « vraiment scientifique, parce qu'elle veut être objective et méthodique²¹ » :

« On ne saurait, en effet, trouver autre part, dans le domaine des sciences de l'humanité, une équipe qui se soit mieux organisée pour travailler efficacement, où la nécessité de la coopération soit mieux comprise, où la collaboration soit pratiquée davantage. Le groupe d'historiens dont le centre est la *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, applique une méthode rigoureuse et a reconnu les avantages de la collaboration : mais les sociologues dont nous nous occupons aujourd'hui ont un chef avoué et, par suite, se sont soumis à une discipline étroite, quoique librement consentie. Un certain nombre de collaborateurs que M. Durkheim a su choisir avec un discernement remarquable, se sont longtemps résignés à des tâches, en apparence au moins, secondaires. Plusieurs, et des mieux doués, n'ont rien publié jusqu'ici, que quelques articles ou mémoires sur des sujets limités : ils ont voulu accroître par degrés l'ampleur de leurs travaux, et ils diffè-

18. Cf. la recension faite par Georges WEILL de Maurice HALBWACHS, *Les Expropriateurs et le prix des terrains à Paris, 1860-1900*, Paris, Cornély, 1909 (*Revue de synthèse historique*, 61, juil.-août 1910) et Paul LACOMBE, « Études sur le générique. Le totémisme et l'exogamie d'après M. Durkheim », *Revue de synthèse historique*, 67, juil.-août 1911, p. 5.

19. Id., « Note critique sur *L'Année sociologique* », *Revue de synthèse historique*, 16, jan.-fév. 1903, p. 61. Cf. la recension faite par J. CHEVALIER de François SIMIAND, *Le Salaire des ouvriers des mines de charbon en France*, Paris, Cornély, 1907 : « Au total, il n'est pas exagéré de voir dans cet ouvrage une des meilleures publications économiques de ce temps » (*Revue de synthèse historique*, 46, jan.-fév. 1908, p. 102).

20. H. BERR, *op. cit. supra* n. 4, p. 179.

21. Id., *Revue de synthèse historique*, 21, nov.-déc. 1903, p. 378.

rent, par une patiente ambition, la réalisation de l'œuvre qu'ils se sont assignée²². »

Berr avait pourtant des réticences à exprimer sur le fond même de la démarche durkheimienne. Il marque alors une distance dont la signification est double. Elle est d'abord intellectuelle. Berr, qui avait soutenu en Sorbonne, le 11 janvier 1899, une thèse face à un jury dépourvu d'historiens (Alfred Croiset, Émile Boutroux, Ferdinand Buisson, Gabriel Séailles, Victor Egger et Alfred Espinas), n'avait eu de cesse depuis de s'en prendre à la philosophie de l'histoire au nom de l'érudition. Il ne pouvait se résoudre à écarter de l'histoire la part proprement individuelle de l'homme qu'écrasait la sociologie durkheimienne sous le poids des systèmes de contrainte sociale : « [...] leur souci d'objectivité, le désir d'avoir affaire à des *choses* les entraîne à se méfier, à se détourner de tout ce qui est, dans les faits qu'ils étudient, individuel et subjectif [...] »²³. » Cette conception holiste du social conduisait l'école de Durkheim à une dogmatique qui nuisait à l'élaboration de son projet et à des avancées décisives. Elle la poussait à négliger un secteur de l'activité humaine alors que l'histoire était l'une des priorités programmatiques de la *Revue de synthèse historique* : l'histoire intellectuelle. Selon Berr, les durkheimiens avaient une fâcheuse tendance à ne considérer la pensée que comme « une sorte d'épiphénomène ». Répondant à la retentissante « note de méthode » que François Simiand (« l'un des plus distingués parmi les représentants » de l'école durkheimienne) avait consacrée à l'histoire des idées dans le bulletin *Notes critiques. Sciences sociales* (juillet 1903), où se trouvait dénoncée la généalogie pure des idées, Henri Berr tenait que l'auteur aurait eu « cent fois raison s'il n'y avait pas chez lui une tendance trop marquée à dépouiller de toute autonomie » la fonction intellectuelle²⁴. Par la mutilation qu'elle imposait au réel, la sociologie de Durkheim perdait ses qualités de rigueur scientifique en renouant avec les délices métaphysiques propres aux philosophies de l'histoire :

« Malgré les réserves qu'elles impliquent, nous pensons avoir mis en évidence le mérite de M. Durkheim et de son école. Il ne leur manque à tous que de savoir éviter le parti pris. Une bonne partie de leur œuvre est neuve,

22. Id., « Les progrès de la sociologie religieuse », *Revue de synthèse historique*, 34, jan.-fév. 1906, p. 17. Cf. l'hommage rendu au travail désintéressé des jeunes durkheimiens dans Id., *op. cit. supra* n. 4, p. 122-123.

23. Id., *art. cit. supra* n. 22, p. 24.

24. Id., « Le problème des idées dans la synthèse historique. À propos d'ouvrages récents », *Revue de synthèse historique*, 23, mars-avr. 1904, p. 148.

solide, véritablement scientifique. Mais lorsqu'ils veulent introduire tous les phénomènes de l'histoire dans un même cadre, tout interpréter du même biais, ils ne font plus de la science, ils tendent à constituer une nouvelle philosophie de l'histoire²⁵. »

Ces analyses balancées peuvent profiter d'un autre éclairage que celui de l'analyse d'un désaccord d'ordre strictement intellectuel. À l'image même du discours politique, le discours scientifique n'est pas toujours à prendre au pied de la lettre. Dans ces deux champs, on n'ignore pas les conflits tactiques et artificiellement grossis. Il n'est pas certain, en effet, que les positions de Berr et celles des durkheimiens fussent, les unes des autres, si éloignées qu'il y paraisse. La *Revue de synthèse historique* et *L'Année sociologique* ont d'évidence passé une alliance objective contre l'« histoire historisante », cet adversaire d'ailleurs parfois purement et simplement inventé. Le choix de Berr est clairement explicité dans *La Synthèse en histoire*, ouvrage qui se présente aussi comme le bilan de dix années d'activité scientifique : « L'histoire empirique est quelque chose d'informe, d'inorganique. Les systèmes, eux, sont des organisations arbitraires, mais qui contiennent des théories propres à jouer un rôle explicatif²⁶. » Les deux équipes manifestent une identique obsession scientifique qui les conduit à défendre des approches du social finalement assez parentes. L'Inspecteur général des bibliothèques et des archives, Paul Lacombe, l'un des collaborateurs les plus assidus de la *Revue de synthèse historique*, n'avait-il pas défendu en 1894, dans *L'Histoire considérée comme science*, la nécessité d'intégrer la sociologie à l'histoire ? Berr finit même par admettre que les désaccords de fond entre les deux groupes pussent se réduire à quelques questions de forme. Il n'ignorait pas que les durkheimiens eux-mêmes plaçaient des limites à leur holisme du côté de la psychologie individuelle. Mais leurs restrictions se trouvaient le plus souvent placées « dans des incidentes, dans des notes : nous faisons, nous, passer dans le texte, dans la doctrine, ces restrictions — qui sont capitales²⁷ ». Soucieux de « synthèse » et d'ouverture de l'histoire sur les sciences sociales, Berr ne pouvait pas manquer les travaux réalisés par la sociologie durkheimienne.

Dès lors, pourquoi tant insister sur des divergences qu'il aurait été aisé de dépasser ou d'atténuer ? On sait que les procédures d'innovation intellectuelle obéissent à des lois repérables. L'une d'entre elles impose aux inven-

25. Id., *art. cit. supra* n. 22, p. 43.

26. Id., *op. cit. supra* n. 4, p. 40.

27. *Ibid.*, p. 195.

teurs de se poser contre, en général, ce qui précède. Ce mécanisme est particulièrement reconnaissable dans le champ littéraire²⁸. La difficulté que Berr dut affronter est l'existence d'une entreprise d'invention dans le champ des sciences sociales, certes antérieure à la sienne, mais de quelques années seulement. La sociologie durkheimienne était encore une science dans l'enfance qui pouvait difficilement passer aux rayons des antiquités scientifiques. Il était donc nécessaire d'en déloger quelques failles susceptibles de légitimer un projet concurrent. Le traitement de l'individuel et du psychologique constitua pour Berr l'une des meilleures entrées possibles pour mener à bien sa propre aventure. Ne finit-il pas par soutenir, non sans un excès vraisemblablement fort bien calculé : « L'histoire, en somme, c'est la psychologie même [...] »²⁹ ? On comprend mieux ainsi le caractère ambigu des relations entre les deux groupes faites de collaborations et de mises en cause.

LES DURKHEIMIENS DANS LA REVUE DE SYNTHÈSE HISTORIQUE

Durkheim et son groupe répondirent favorablement aux propositions de collaboration faites par Berr. Une partie des auteurs de *L'Année sociologique* contribua activement à la *Revue de synthèse historique* ainsi qu'à la collection « L'Évolution de l'humanité » pour laquelle Berr les sollicita également. Ils trouvèrent en ces lieux des historiens avec qui dialoguer ainsi qu'un moyen de renforcer leur rayonnement. Cette collaboration-concurrence définit en partie les relations entretenues par les deux équipes. Encore faut-il remarquer que le groupe de *L'Année sociologique* faisait face à un homme qui était bien loin de disposer de forces semblables et qui, en conséquence, admirait la puissance de l'organisation durkheimienne structurée autour d'un véritable chef. Lorsqu'il évoque les durkheimiens, Henri Berr a bien recours aux termes de « groupe » ou d'« école », notions qui, en dépit de ses efforts, ne pouvaient encore s'appliquer à sa propre entreprise.

Dans la liste des collaborateurs annoncés par la *Revue de synthèse historique* dès ses premiers numéros, les durkheimiens figurent en bonne place : pour la rubrique « histoire des religions » Marcel Mauss, « agrégé de philosophie », était chargé des « Peuples non civilisés » et Henri Hubert, « agrégé d'histoire » des « Mythologies et folklores ». La rubrique de socio-

28. Cf. Pierre BOURDIEU, *Les Règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*, Paris, Seuil, 1992, « Libre examen ».

29. H. BERR, *op. cit. supra* n. 4, p. 161.

logie leur revenait entièrement : Durkheim, « professeur à l'Université de Bordeaux », Bouglé, « professeur à l'Université de Montpellier », Hubert, « agrégé d'histoire », Fauconnet, « agrégé de philosophie », Richard, « docteur ès lettres, professeur au lycée du Havre », Simiand, enfin, « agrégé de philosophie ». En juillet 1906, Berr demanda à Edmond Doutté de se charger de la « revue de l'Islam³⁰ ». Pour « L'Évolution de l'humanité », il fit aussi appel, parfois sans succès, à David, Moret, Huvelin, Davy qui proposa de s'adjoindre Laskine.

Les participations effectives correspondent au projet des collaborations escomptées. Les durkheimiens ne forment cependant pas le premier cercle des collaborateurs. Ils n'ont pas la place stable d'auteurs réguliers, comme Paul Lacombe, ou de recenseurs établis, comme Georges Weill, qui contribuent à définir le profil d'une revue. Seuls quatre comptes rendus, signés par Hubert, Durkheim et Bourgin, leur sont imputables entre 1900 et 1914. Dès la deuxième livraison (septembre-octobre 1900), Henri Hubert rendit compte des travaux du Congrès d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques et, dans le dernier numéro de 1913, Bourgin inaugura une nouvelle rubrique qui devait accueillir régulièrement les « recensements complets » de travaux produits par les universités allemandes. À quelques mois d'une guerre au cours de laquelle le même Bourgin déversa des flots de haine et de mépris sur la civilisation allemande, il convient de souligner, dans ce premier article, l'hommage enthousiaste rendu à la science allemande³¹.

Le suivi de la production durkheimienne passe surtout par la critique très régulière de *L'Année sociologique* confiée à Goblot et par quelques comptes rendus : la leçon d'ouverture qu'il prononça pour son cours « Histoire des religions des peuples non civilisés » valut à Mauss quelques lignes ; pour *Le Salaire des ouvriers des mines de charbon*, Simiand bénéficia de deux recensions dans le même numéro³², l'une de Chevalier, l'autre de Fauconnet ; Paul Lacombe rendit compte favorablement de *Qu'est-ce que la sociologie ?* de Célestin Bouglé et Georges Weill de l'ouvrage de Maurice Halbwachs, *Les Expropriations et le prix des terrains à Paris*. L'équipe de *L'Année sociologique* fournit également peu d'articles de fond à la *Revue de synthèse historique*. Henri Berr publia la préface dont Durkheim avait doté la nouvelle édition des *Règles de la méthode sociologique*³³. Bouglé

30. Lettre d'E. Doutté à H. Berr du 29 juil. 1906, fonds Henri Berr, IMEC.

31. Hubert BOURGIN, « Publications économiques des universités allemandes », *Revue de synthèse historique*, 81, nov.-déc. 1913.

32. *Revue de synthèse historique*, 46, jan.-fév. 1908.

33. Émile DURKHEIM, « De la méthode objective en sociologie », *Revue de synthèse historique*, 4, jan.-fév. 1901.

donna un article au cours de la première année d'existence de la revue³⁴. Le morceau de choix fut naturellement la publication de la communication faite par François Simiand devant les auditeurs de la Société d'histoire moderne et contemporaine le 3 janvier 1903³⁵. Le *Bulletin de la Société*, *La Revue universelle* et la *Revue internationale de sociologie* n'en avaient que très succinctement rendu compte. Berr, avide de théorie et de discussion, s'empara, sans y participer, d'une polémique qui permettait de préciser les positions de chacun.

François Simiand s'inscrivait exactement dans la discussion méthodologique que Berr et plusieurs collaborateurs de sa revue (Lacombe et Xénopol les tout premiers) nourrissaient, de façon parfois un peu répétitive, depuis près de trois années³⁶. Tandis que Berr était resté sur le terrain d'une neutralité scientifique qui le conduisait à avancer ses propos d'un ton mesuré et diplomate, plaçant son argumentation au seul niveau de la recherche de la vérité, Simiand n'épargna pas ses ennemis et présenta les enjeux de façon explicite :

« Les inquiétudes de méthode qui se manifestent à beaucoup de signes, aujourd'hui, parmi les historiens tiennent pour une bonne part, semble-t-il, aux relations de voisinage, de rivalité et — disons-le tout de suite — de conflit que, de plus en plus, soutiennent entre elles l'histoire traditionnelle et la nouvelle science sociale. En quoi donc, au juste, méthode historique et science sociale ont-elles affaire ensemble³⁷. »

L'utilisation faite par Simiand du terme de « rivalité » rendait soudain le conflit plus âpre. Il existait donc bien une violente controverse entre deux sciences qui prétendaient l'une et l'autre à la prééminence dans l'étude des faits humains. Il n'est d'ailleurs que de rappeler telle phrase assassine des *Formes élémentaires de la vie religieuse*, publiées en 1912 après plusieurs années d'une collaboration douteuse des durkheimiens à la revue de Berr, pour saisir le climat de concurrence qui dominait les discussions entre historiens et sociologues : « La sociologie se pose d'autres problèmes que l'histoire ou que l'ethnographie. Elle ne cherche pas à connaître les formes périmées de la civilisation dans le seul but de les

34. Célestin BOUGLÉ, « Note sur la différenciation et le progrès », *Revue de synthèse historique*, 11, mars-avr. 1902.

35. F. SIMIAND, « Méthode historique et science sociale. Étude critique d'après les ouvrages récents de M. Lacombe et de M. Seignobos », *Revue de synthèse historique*, 16, jan.-fév. 1903 et 17, mars-avr. 1903.

36. Cf. M. REBÉRIOUX, citée *supra* n. 1.

37. F. SIMIAND, *art. cit. supra* n. 35, p. 1.

connaître ou de les reconstituer³⁸. » Plus crûment dit : la sociologie est une discipline compréhensive quand l'histoire relève d'une démarche descriptive. À la lecture de Simiand, le centrisme scientifique de Berr devenait du même coup une attitude beaucoup moins tenable. L'idée de complémentarité entre histoire et science sociale que Berr semblait défendre se trouvait ruinée par l'offensive de Simiand. L'irénisme du fondateur de la *Revue de synthèse historique* était-il une tactique ayant pour but de mettre en évidence un comportement intellectuel incompatible avec les exigences nécessaires à une science aux aspirations intégratrices ? La « synthèse historique » avait montré jusqu'à ce jour plus de pondération et de libéralisme. Si cette interprétation convient, il faut dès lors remarquer que Simiand était bel et bien tombé dans un piège intellectuel parfait. Le sociologue se livrait à une œuvre de démolition qui ne pouvait tout à fait déplaire à Berr. Sa critique du concept de causalité retenue par les « historiens historisants » et celle de leurs systèmes explicatifs, sa défense du caractère scientifique de la science sociale — « [...] si les conditions d'établissement d'une science positive sont plus difficiles dans le domaine social que dans celui des sciences naturelles, il n'y a pas, entre celles-ci et celle-là, d'opposition ni même de différence de nature³⁹ » — rejoignaient nombre de litanies lues dans les pages de la *Revue de synthèse historique*. Si l'attaque était d'abord tournée contre Seignobos, elle n'épargnait pas pour autant Berr. Quelques coups de griffes, certes portés avec plus d'aménité et de discrétion, touchaient l'hôte de Simiand. Berr reprochait-il à la sociologie son mépris pour l'individuel et la psychologie qui s'y rattachait ? Simiand s'employa à lui répondre :

« Si donc l'étude des faits humains tend à *expliquer*, au sens scientifique du mot, elle tendra par là même, non certes à ignorer l'élément individuel ou contingent, mais à en faire la part, afin, dans ses résultats propres, d'en éliminer l'action : elle se proposera comme sa tâche dominante non pas de mettre en évidence la suite de ces contingences, mais au contraire de dégager les relations stables et définies qui, une fois ces contingences constatées et mises à part, peuvent apparaître entre les phénomènes⁴⁰. »

L'une des trois « idoles » de la tribu des « historiens historisants » dénoncées par Simiand n'était-elle pas en outre l'« idole individuelle⁴¹ » ? On sait

38. Émile DURKHEIM, *Les Formes élémentaires de la vie religieuse*, Paris, F. Alcan, 1912, p. 40.

39. F. SIMIAND, *art. cit. supra* n. 35, p. 22.

40. *Ibid.*, p. 19-20.

41. *Ibid.*, p. 155.

que Berr n'était pas sans fréquenter son temple... La polémique prit et eut des suites qui ont déjà été analysées ailleurs. Dans la *Revue de synthèse historique*, ce fut Paul Mantoux qui répondit à Simiand. Cet historien plaidait, qui ne s'exprimait guère que par le truchement de comptes rendus fournis et rigoureux, défendit la ligne conciliatrice et le ton « juste milieu » chers à Henri Berr. Tout en prenant le parti de Durkheim contre celui de Tarde, Mantoux s'en prit cependant avec doigté, sans les nommer, aux pratiques intellectuelles durkheimiennes un peu trop claniques à son goût : « Que la sociologie prenne des leçons des sciences plus avancées, soit : mais elle doit se conformer au principe scientifique par excellence, qui est de ne pas jurer sur la parole du maître⁴². » Quelques années plus tard, l'historien roumain Xénopol discuta un mémoire de Simiand publié dans le *Bulletin de la Société française de philosophie* de juillet 1906. Il tenta alors de faire rebondir le débat : « M. Simiand confond la cause sociologique générale d'un fait social, avec sa cause historique individuelle, quand il critique la façon d'exposer de M. Seignobos quant aux conséquences des guerres engagées par l'Angleterre contre la France du temps de la Révolution française⁴³. » Henri Berr, lui, ne participa jamais ouvertement à la controverse lancée par Simiand. En 1911, il accepta même la publication d'un article méthodologique de Georges Weulersse consacré à l'histoire des idées économiques et aligné sur les positions que Simiand avait présentées en 1903 dans son article des *Notes critiques. Sciences sociales* dont Berr n'était pas très éloigné :

« Notre esprit aura reçu une première satisfaction lorsque nous aurons appris que ces novateurs avaient eu des précurseurs : l'étude des origines va donc nous acheminer vers la découverte plus difficile des causes : Est-ce à dire que nous devons retenir indistinctement, dans le passé proche ou lointain, toutes les idées qui présenteraient avec celles de nos auteurs quelque analogie ? Non l'air de parenté ne suffit pas ; il faut que la filiation soit réelle, c'est-à-dire avouée, ou bien qu'elle résulte avec évidence de la comparaison des œuvres, ou des relations entre les hommes⁴⁴. »

42. Paul MANTOUX, « Histoire et sociologie », *Revue de synthèse historique*, 20, sept.-oct. 1903, p. 132.

43. Alexandre-Dimitri XÉNOPOL, « Quelques réflexions sur la causalité en histoire », *Revue de synthèse historique*, 62, sept.-oct. 1910, p. 225.

44. Georges WEULERSSE, « De l'application de la méthode historique à l'histoire des doctrines économiques. À propos des physiocrates », *Revue de synthèse historique*, 64, jan.-fév. 1911, p. 17. Cf. H. BERR, *op. cit. supra* n. 4, p. 216.

DE LA SOCIOLOGIE AU SOCIALISME

Le contexte politique qui entoure la naissance d'une revue aussi versée que l'était le périodique fondé par Berr dans les problèmes d'articulation entre individu et collectif ne fut peut-être pas sans conséquence. L'affaire Dreyfus n'était pas vraiment achevée et le socialisme rencontrait des succès grandissants, attirant de jeunes intellectuels et concentrant l'attention de publicistes et d'universitaires. De novembre 1895 à mai 1896, Durkheim, alors professeur à Bordeaux, avait consacré un cours au socialisme et à Saint-Simon. L'Affaire avait vraisemblablement poussé quelques-uns de ses jeunes collaborateurs à rallier le mouvement socialiste qu'ils voyaient dominé par la figure d'un intellectuel : Jean Jaurès⁴⁵.

Des sympathies politiques socialistes ou progressistes dont faisaient preuve les jeunes durkheimiens en ces mêmes années (ils fondèrent un Groupe d'études socialistes en 1908⁴⁶), est-il possible de trouver quelques traces dans la revue de Berr ? En dépit de son amitié pour quelques intellectuels proches du mouvement socialiste (Frédéric Rauh le tout premier), lui-même semble se tenir à l'écart de tout engagement. Son centrisme scientifique dispose, n'en doutons point, de correspondances politiques. Dans la note qu'il consacre aux *Études socialistes* de Jean Jaurès, auteur qu'il oppose à Marx, le grand absent de la *Revue de synthèse historique*, Henri Berr prend bien soin de préciser qu'il ne pouvait considérer cet ouvrage au point de vue politique : « Il nous sollicite par ce qu'il contient d'historique ; et il offre à cet égard, un double intérêt⁴⁷. » Rendant compte, de son côté, des qualités d'un ouvrage du socialiste Paul-Louis, *La Guerre économique*, Valory Le Ricolais s'arrêtait, lui aussi, aux prédictions catastrophistes annoncées par l'auteur : « Le cadre de cette revue nous interdit de le suivre dans cette partie de son intéressant ouvrage⁴⁸. » Dans la recension du grand classique d'Albert Métin, *Le Socialisme sans doctrines*, Mantoux laissa tout juste transparaître ses sympathies pour le réformisme des antipodes⁴⁹ et le seul article qui s'empara d'une question politique rattacha celle-ci à celle des sciences sociales : à propos de l'ouvrage de Bou-

45. Cf. Madeleine REBÉRIOUX et Gilles CANDAR (dir.), *Jaurès et les intellectuels*, Paris, éd. de l'Atelier, 1994.

46. Cf. Christophe PROCHASSON, « Jaurès et les intellectuels du "socialisme normalien" », *Jean Jaurès. Bulletin de la Société d'études jaurésiennes*, 102-103, juil.-déc. 1986.

47. *Revue de synthèse historique*, 15, nov.-déc. 1902, p. 387.

48. *Revue de synthèse historique*, 9, nov.-déc. 1901, p. 367.

49. *Revue de synthèse historique*, 12, mai-juin 1902, p. 376.

glé, *La Démocratie devant la science*, Paul Lacombe y soulevait le problème de la conformité de la démocratie aux lois sociales que les sciences sociales dégageaient progressivement⁵⁰. Il est en tout cas avéré que, dans la *Revue de synthèse historique*, la politique ne passa pas par les durkheimiens. Ceux-ci se tinrent sur un terrain strictement scientifique alors même que les frontières entre la sociologie et le socialisme étaient parfois plus que floues. Parmi ses recensions, la revue de Berr n'ignora pourtant point un certain nombre de publicistes socialistes (Gustave Hervé, Eugène Fournière, Charles Véreque, Paul Lafargue, Hubert Lagardelle, Madeleine Pelletier, Alexandre Zévaès) dont la présence peut apparaître singulière. À tort. Les identités de genre n'ont pas encore tout à fait la rigidité qu'une ère néopositiviste leur a conférée depuis. Dans un article traitant de l'influence de Proudhon sur le syndicalisme contemporain, Lucien Febvre pouvait encore être heurté du fait que, pour sa politique d'acquisition, la Bibliothèque nationale méprisât la littérature socialiste et considérer Georges Sorel comme un « homme d'une réelle érudition — mise souvent, il est vrai, au service d'une passion plus qu'intempérante⁵¹ ».

Georges Weill avait pour mission assignée de rendre compte d'ouvrages traitant de l'histoire politique contemporaine. La liste de ses notices révèle l'ouverture de la revue au mouvement intellectuel et politique de son temps. Son statut scientifique lui interdisait naturellement toute prise de parti et l'on aurait quelque mal à mettre au jour une politique de la *Revue de synthèse historique*. Il n'en demeure pas moins qu'une analyse des recensions d'ouvrages socialistes aide à préciser le projet disciplinaire de Berr et les comportements intellectuels qu'il induisait. Weill et, dans une moindre mesure, Chevalier se prononcèrent sur une quantité considérable d'ouvrages consacrés à l'histoire du socialisme français. Face à la crise du marxisme de ce début de siècle, la redécouverte d'une tradition française du socialisme ne pouvait manquer d'exciter les esprits. Weill fut toujours vigilant face aux auteurs socialistes dont il rendait compte dans une revue férue de neutralisme scientifique. *L'Histoire socialiste* que dirigeait Jaurès l'alerta dans son principe même. Les volumes de Georges Renard, d'Albert Thomas, de Louis Dubreuilh (bien qu'il considérât comme bien supérieure *L'Histoire de la Commune* de Georges Bourgin), ceux que Jaurès avait consacrés à la Constituante et à la Convention rencontrèrent sa bienveillance. Il émit en revanche de fortes réserves sur *La Guerre franco-*

50. Paul LACOMBE, « Nature et humanité », *Revue de synthèse historique*, 31, juil.-août 1905.

51. Lucien FEBVRE, « Une question d'influence. Proudhon et le syndicalisme contemporain », *Revue de synthèse historique*, 56, sept.-oct. 1909, p. 181.

allemande — « M. Jaurès [...] a cette fois abandonné l'histoire pour la politique⁵² » — ainsi que sur *La Troisième République* de John Labusquière. L'appréciation qu'il portait sur l'ensemble de l'œuvre était plutôt favorable :

« [...] l'*Histoire socialiste* vaut mieux que son titre. Certes, les lacunes y sont nombreuses, les tendances politiques nullement dissimulées ; plus d'une fois se trahit la précipitation du travail, naturelle chez des hommes que la vie extérieure absorbe presque entièrement. Mais c'est une œuvre de bonne foi, qui recherche la vérité, qui repose sur des études souvent poussées très loin ; sauf quelques parties négligeables (comme le volume consacré à la Restauration), c'est une des synthèses les plus intéressantes que nous possédions sur l'histoire intérieure de la France depuis 1789⁵³. »

Paul Lacombe fit, avec beaucoup de retard sur l'année de publication, un compte rendu des plus élogieux du volume sur la Constituante. Très admiratif devant le tableau économique et social de la France du XVIII^e siècle qu'avait dressé Jaurès, Lacombe concluait : « C'est là de l'histoire profonde, de l'histoire que j'appellerai volontiers *fondamentale* au sens rigoureux, presque étymologique du mot. » Aux côtés de Louis Blanc et de Michelet, Jaurès était pleinement historien et sa sensibilité historiographique était proche de celle que défendaient Berr et ses principaux collaborateurs. Pour comprendre la naissance du mouvement révolutionnaire, Jaurès n'avait-il pas mis en valeur, contre je ne sais quelle vague influence d'idées philosophiques, un déterminisme économique dont il avait tort, soutenait Lacombe, d'attribuer la révélation à Marx ? Mais il était entendu que l'hommage ne valait que pour le Jaurès « historien, philosophe ou sociologue » :

« Quant à M. Jaurès politique, j'aurais eu le regret de me séparer fortement de lui et même de le quereller (quoique avec défiance grande de mes forces, et avec respect) si je l'avais suivi sur un certain terrain : j'entends là où il juge les événements au point de vue de leur caractère heureux ou malheureux ; là où il loue et blâme, de son point de vue d'homme de parti, la conduite des corps collectifs et des individus. Je n'ai pas voulu l'y suivre, parce que la discussion indispensable en ce cas n'aurait pas été à sa place dans la *Revue de synthèse*, laquelle consacrée à la science tout à fait désintéressée, doit rester un terrain paisible, à l'écart des trop vifs débats de la politique actuelle⁵⁴. »

52. *Revue de synthèse historique*, 48, mai-juin 1908, p. 388.

53. *Revue de synthèse historique*, 40, jan.-fév. 1907, p. 113.

54. *Revue de synthèse historique*, 46, jan.-fév. 1908, p. 174.

En raison même de ce principe, la recension que Lacombe fit, dans une livraison ultérieure, des volumes sur la Législative et la Convention fut beaucoup plus critique. L'indulgence de Jaurès pour les épisodes les plus douloureux de la Révolution suscita une des répliques les plus sèches : renonçant, à son tour, au « terrain paisible » de la science, Lacombe affirmait prendre le parti, non pas tant des girondins mis à mal par Jaurès — encore que, selon Lacombe, il convenait de les préférer à leurs adversaires —, mais celui du « principe de la démocratie, à savoir le droit des majorités à gouverner, principe que M. Jaurès abandonne en cette occasion, commettant ainsi, sans y prendre garde, une véritable infidélité à la cause démocratique⁵⁵ » ; et il en concluait avec colère :

« [...] nos historiens démocrates de la Révolution sont si bien pénétrés, si imbus à fond de cette tradition empoisonnée, qu'on ne saurait vraiment dire quel principe de conduite ils nous enseignent : est-ce le principe de la souveraineté nationale (du droit de la majorité à gouverner), ou est-ce *au contraire* le droit des minorités à la domination, pourvu que ces minorités excipent d'une supériorité qu'elles s'attribuent elles-mêmes, pourvu qu'elles se targuent de quelques idées qualifiées par elles-mêmes de *révolutionnaires* ou *d'avancées*⁵⁶ ? »

La fortune critique de l'*Histoire socialiste* dans la *Revue de synthèse historique* ne nous éloigne pas tant qu'il peut y paraître de l'analyse des rapports complexes entre Berr et les durkheimiens. Le neutralisme politique des durkheimiens ne peut se limiter au seul respect des convenances imposées dans le cadre d'une revue scientifique. Il correspond aussi à une conception de la science sociale et de l'histoire en totale concordance avec celle que défendait Berr. Les uns et les autres repoussaient la même histoire : celle qui s'écartait, soit par scepticisme soit par idéologie, des calmes rivages de l'exigence scientifique.

Une histoire quantitative conclurait que, tout compte fait, la présence des durkheimiens dans la *Revue de synthèse historique* se réduit à peu de chose. Elle contredirait par là même le rôle central des thèses durkheimiennes dans la dynamique intellectuelle de la revue lancée par Berr au début du siècle. En ses premières années, celle-ci se construisit bien en référence à l'équipe de *L'Année sociologique*, tant dans ses thèses que dans les modalités de l'organisation du travail scientifique. La complexité de ce

55. *Revue de synthèse historique*, 48, mai-juin 1908, p. 280.

56. *Ibid.*, p. 302.

rapport, où se mêlent concurrence et complémentarité, convergence de vues et désaccords flagrants, éclaire en partie certaines contorsions intellectuelles de Berr qui confèrent parfois à son propos un tour confus et répétitif, une allure baroque. Car le départ entre vraies et fausses controverses n'est pas toujours aisé à établir. Berr et ses principaux collaborateurs, comme le montrerait sans mal une étude serrée de leur vocabulaire, tentèrent de se poser avec hauteur en juges : ils reprochent, émettent des réserves, accordent des billets de satisfaction sans que leur œuvre témoigne vraiment en leur faveur. Les premières années de la *Revue de synthèse historique* sont encore dominées par la maladie infantile du théoricisme, quand *L'Année sociologique* offrait déjà ses premiers résultats tangibles. Le caractère, somme toute, abstrait des discussions présentes dans la revue de Berr trahit l'une de leurs fonctions : assurer à la synthèse une prééminence sur l'ensemble des sciences sociales. Derrière ces débats se love aussi une querelle de préséance scientifique. Dans la réponse qu'il apporta à François Simiand, Paul Mantoux trahit clairement cette dimension, toujours présente, il est vrai, dans les disputes scientifiques : « Il serait bon que le sociologue, sans renoncer à ses ambitions légitimes, n'eût pas trop le dédain de l'histoire ; il serait à souhaiter que l'historien, loin de se confiner dans une érudition mesquine, fût dirigé dans ses recherches par le désir d'être utile à la science en formation, et d'y collaborer à sa manière⁵⁷. » L'histoire des relations entre Berr et les sociologues de *L'Année* nous apprend aussi, à l'instar de la nouvelle histoire des sciences, qu'il n'est pas de savoir en construction, donc en concurrence, qui n'introduise, dans ses luttes d'affirmation, du mépris, de la susceptibilité, de la mauvaise foi et parfois même du mensonge. Par ces voies détournées, la vérité chemine et change.

57. P. MANTOUX, *art. cit. supra* n. 42, p. 127.